

COUPLES, Henri Van lier, in *Zoom 104*, 1983, Paris

Les terrasses de café ont été faites pour ça. Pour voir venir de loin nos congénères et découvrir peu à peu à quel point ils sont originaux. Les villes sont d'immenses machines à s'entre-regarder. Un nez, deux yeux! Une bouche, deux oreilles! Quels événements! Plus curieux la plupart du temps qu'une chaîne de montagne. Le jeu redouble quand ceux qui arrivent sont deux. Surtout si c'est un couple. Légal, sentimental, comme on voudra, mais un couple. C'est-à-dire des gens qui plus ou moins doivent s'adapter, s'engrener très étroitement assez longtemps. Alors nos cerveaux se débrident. Parce que les étrangetés se multiplient au carré, au cube. Comment deux systèmes si compliqués et si singuliers, si semblables et dissemblables entre eux, peuvent s'acoquiner, s'accoupler? Les psychologues ont essayé là-dessus tous leurs trousseaux de clés. Similitude? Complémentarité? Opposition féconde? Stimulation réciproque? Habitude? Rencontre?

Radisic ne s'est pas posé de question. Il les a pris à deux, ce qui est banal. Mais pas ensemble, ce qui fut son œuf de Colomb. D'abord l'un. Puis l'autre. Elle, lui. Lui, elle. Et leur visage seulement. Sans doute parce que c'est là que se jouent le plus grand nombre de choses dans le minimum de place et de temps. Et que les visages nous sautent au visage. En vérité, ce n'est pas venu avec préméditation. Mais, comme toujours, par une occasion bien exploitée.

«J'avais envie de photographier une fille. Je les ai donc invités tous les deux à venir manger chez nous. Après le repas, je l'ai prise elle, au 6 x 7 cm. Puis, comme il assistait, je lui ai dit : pourquoi pas toi aussi. Les jours suivants, j'ai développé et imprimé très agrandi, 50 x 60, selon mes chimies et mes alchimies, modernes et anciennes. Innocemment. Pour voir, je les ai déposés côte à côte sur mon plancher. Ce fut le choc.» Radisic ne sait toujours pas ce qui s'est passé dans sa tête. Il a seulement senti qu'une force sortait du plancher très réduit (cadran) de son petit studio. Quelque chose comme une déflagration calme. Qu'est-ce qu'un couple? Assurément, ce dispositif n'apportait pas de réponse. Mais il posait fortement une question. Et une question bien posée vaut trente-six réponses. Pas possible comme ça se ressemble. Pas possible comme ça "dissemble". Et comme, ainsi comparés entre eux, ils deviennent semblables et dissemblables avec eux-mêmes. Ce coin de lèvres vient d'Amérique centrale. Ce bout de nez de Cochinchine. Ces sourcils du grand Nord. Ce menton de la forêt africaine. Les individus sont des poussières de traits physiques et psychologiques venus des quatre coins du monde, et rassemblés en comète le temps d'une vie. Et voilà que deux de ces comètes si disparates voyagent un moment de conserve. Et s'activent mutuellement. En couple. L'Américain Nicholas Nixon a photographié chaque année sa femme avec ses trois sœurs : 1978-79-80... Selon une expérience vieille comme la photographie de famille, nous voyons circuler parmi ces quatre les chromosomes communs. Mais surtout, d'année en année, nous suivons le cours irréversible du temps.

Radisic fait l'inverse. Ici plus de chromosomes communs. Plus de cours. Justement la rencontre de deux lots de traits exotiques, par quoi tout peut se renouveler. Allons-nous donc enfin comprendre grâce à ce très-près synchrone? Mais nous n'avons l'illusion de comprendre les choses que quand nous les voyons dans la demi-distance, la "bonne" distance, sur la scène, en un certain mouvement. Or, Radisic nous tient dans un trop-près immobile. Pour notre fascination attendrie. En tout cas sans voyeurisme. Le voyeur s'installe précisément dans la "bonne" distance, et s'y connaît en mise en scène.

Domage qu'on ne puisse ressusciter Freud. Je lui aurais montré les couples de Radisic. Cela l'aurait certainement amené à ajouter quelques chapitres à ses œuvres. Ou à enlever quelques chapitres. Peut-être à supprimer quelques volumes. En tout cas, il aurait songé à son ami Groddeck, qui lui écrivait régulièrement qu'en dessous du Ça psychologique il y a un Ça plus profond. Un Ça des corps tout près du Ça de l'univers. Il n'y a rien de plus photographique qu'un coup comme celui de Radisic. Qui n'ajoute rien. Qui ne compose rien. Qui met en pièces tout ce que nous croyons être la réalité. Et qui, du même déclic, nous fait culbuter et nager dans des bouts erratiques de réel.